

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Valérie Zenatti



© Patrice Normand

Biographie

Valérie Zenatti est née à Nice en 1970. Elle s'installe en Israël avec ses parents et sa sœur en 1983, à Beer-Sheva. De retour en France en 1990, elle passe une maîtrise de langue et littérature hébraïque aux Langues'O. Journaliste-radio, professeur d'hébreu ensuite, elle se consacre depuis plusieurs années exclusivement à l'écriture.

Elle a publié plusieurs livres pour la jeunesse dont *Quand j'étais soldate* et *Une bouteille dans la mer de Gaza*. Cet ouvrage a fait l'objet d'une adaptation cinématographique, *Une bouteille à la mer*, réalisée par Thierry Binisti en 2012. Il a également été adapté au théâtre et sera joué au festival d'Avignon en 2018.

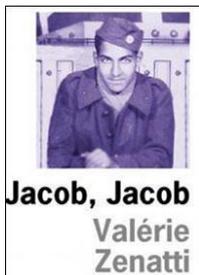
Romancière, elle est l'auteur de *En retard pour la guerre* et *Les Âmes sœurs* (Éditions de l'Olivier, 2006 et 2010). *Mensonges*, paru en 2011, est un récit qui se fait l'écho de l'œuvre de Aharon Appelfeld, dont elle est par ailleurs la traductrice. *Jacob, Jacob*, paru aux Éditions de l'Olivier en 2014, est son dernier roman. Il a reçu le prix du Livre Inter 2015.

Bibliographie sélective

- *Jacob, Jacob*, Éditions de l'Olivier, 2014. Prix du livre Inter 2015
- *Mariage blanc*, Éditions du Moteur, 2012
- *Mensonges*, Éditions de l'Olivier, 2011
- *Les Âmes Sœurs*, Éditions de l'Olivier, 2010
- *Le Blues de Kippour*, Éditions Naïve, 2010. Avec Serge Lask
- *En retard pour la guerre*, Éditions de l'Olivier, 2006
- *Une bouteille dans la mer de Gaza*, L'École des Loisirs, 2005. Prix Tam-Tam/Je bouquine 2005
- *Quand j'étais soldate*, L'École des Loisirs, 2002

Présentation sélective des ouvrages

Jacob, Jacob, Éditions de l'Olivier, 2014



Jacob, un jeune Juif de Constantine, est enrôlé en juin 1944 pour libérer la France. De sa guerre, les siens ignorent tout. Ces gens très modestes, pauvres et frustes, attendent avec impatience le retour de celui qui est leur fierté, un valeureux. Ils ignorent aussi que l'accélération de l'Histoire ne va pas tarder à entraîner leur propre déracinement.

L'écriture lumineuse de Valérie Zenatti, sa vitalité, son empathie pour ses personnages, donnent à ce roman une densité et une force particulières.

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« Tous les regards se tournent vers Madeleine. Elle secoue la tête en fixant la marmite comme si elle espérait s'y noyer. Abraham tape du poing sur la table et pousse un juron qui, à travers Gabriel, insulte sa femme dans son intimité et sa maternité. Le rouge monte aux joues de Madeleine, gagne son front, jamais son père n'a parlé ainsi à sa mère, encore moins devant témoins, et la pensée de ses parents, le père mort, la mère à des centaines de kilomètres, lui serre la gorge, dans une crispation devenue familière depuis dix ans, elle appelle ça le *ouahch*, elle ne connaît pas de mot en français pour dire la tristesse liée au manque. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Figaro*, juin 2015

Le 41e prix [du livre Inter] a été attribué lundi à la romancière française [Valérie Zanetti]. Son ouvrage explore la mémoire algérienne à travers le portrait de Jacob, jeune Juif de Constantine enrôlé en juin 44 pour libérer la France des nazis.

Jacob, jeune Juif doux et lettré de Constantine, envoyé sur les côtes de Provence en 1944 pour libérer la France, meurt dans un combat en Alsace quelques semaines plus tard à l'âge de 19 ans.

Récit d'une rare puissance, le roman de Valérie Zenatti raconte la guerre de ce jeune homme (le frère de son grand-père), les inquiétudes de sa mère, Rachel, le quotidien de sa famille et de ses amis loin de ce pays, la France, qu'ils ne connaissent que par les livres.

Mais « raconte » n'est peut être pas le mot juste, l'écrivain épouse, par la grâce de ses mots choisis, une véritable odyssee - elle ne se met pas dans la peau de son personnage, le lecteur a plutôt le sentiment qu'elle a braqué une caméra qui retrouve l'esprit et le parfum de l'époque.

La romancière de 45 ans, élevée en Israël, rend surtout hommage à ces familles algériennes, notamment aux femmes, ballottées entre deux langues (le français et l'arabe) et deux cultures (juive et musulmane) pour faire un grand roman sur l'exil et le déracinement. « *Je suis allée chercher ce que pouvait être ce corps à corps entre la France et l'Algérie, entre une histoire juive, algérienne et une histoire française* », a dit Valérie Zenatti à l'antenne de France Inter en recevant son prix.

Article publié dans *Télérama*, février 2016, Christine Ferniot

Il est si doux, Jacob. Il a l'air d'un ange et c'est lui, pourtant, jeune Juif de Constantine, qui va quitter l'Algérie pour se battre en Provence, en juin 1944. Il mourra quelques mois plus tard, à 19 ans, sur le front alsacien. A la maison, la famille attend le garçon. La mère surtout, qui ne supporte pas l'absence de l'adolescent. Entre le « *héros national* » imaginaire et la réalité du deuil, Valérie Zenatti compose une oeuvre hommage à toutes les victimes anonymes de la grande Histoire, et un grand roman de l'exil. Son écriture mouvante s'attache à de petits gestes qui en disent long sur l'attachement à l'enfance, la peur de l'inconnu, la chambre vide. *Jacob, Jacob* (Prix du livre Inter 2015) est un texte profond et sauvage, plein de mots qui se cabrent, de phrases impulsives et d'amour enseveli.

Article publié dans *L'Humanité*, novembre 2014, Sophie Joubert

Jacob, Jacob de Valérie Zenatti, L'Olivier, 168 pages 16 euros. À travers l'itinéraire de son grand-oncle, juif d'Algérie tué au combat en 1944 dans la forêt des Vosges, Valérie Zenatti entrelace grande histoire et mémoire familiale, d'une guerre à l'autre.

Valérie Zenatti a longtemps tenu à distance le récit de ses origines. Née à Nice en 1970, elle a vécu son adolescence en Israël où elle a fait l'armée, expérience qu'elle a racontée dans *Quand j'étais soldate*, un roman pour la jeunesse. Traductrice d'Aharon Appelfeld, elle a beaucoup côtoyé la culture ashkénaze au point d'unir son imaginaire à celui de l'auteur de la *Chambre de Mariana* dans *Mensonges*, un récit qui fait écho à l'œuvre du grand romancier israélien. Avec *Jacob, Jacob*, elle se rapproche pour la première fois de l'Afrique du Nord et de sa grand-mère maternelle, tunisienne émigrée en Algérie après son mariage avec un cousin. Enfant, elle a longuement écouté cette femme qui parlait arabe, et son roman porte la trace du métissage des langues, du frottement entre les cultures juive, arabe et française. *Jacob* était le grand-oncle de Valérie Zenatti : un jeune homme de Constantine qui s'était fait exclure du lycée après l'abrogation du décret Crémieux par le gouvernement de Vichy qui privait les juifs d'Algérie de leur citoyenneté française. Il est mort à dix-neuf ans, loin des siens, parmi les deux cent soixante mille soldats qui ont participé au débarquement de Provence. En 1961, le neveu de Jacob sera enrôlé par la France pour tuer les Algériens pendant la guerre d'indépendance, point de départ de l'exode des juifs d'Algérie. Avant de quitter sa terre natale, Jacob a envoyé une photo à sa famille, prise devant une réplique du paquebot Normandie. Elle est reproduite en couverture du livre et en a constitué le point de départ. Pour ancrer sa fiction dans le réel, Valérie Zenatti s'est rendue à Constantine pour respirer les lieux qu'a connus Jacob, « sentir sa présence sous ses pas ». Son écriture sensible et charnelle restitue les bruits et les odeurs, le goût du citron glacé sur la langue du jeune homme, les couleurs de la ville « ocre et blanche ». Elle fait corps avec lui quand il débarque en France et s'enfonce en terre inconnue, jusque dans une forêt des Vosges où l'irruption brutale de la mort marque la fin de l'innocence. Écrit d'un seul souffle, *Jacob, Jacob* salue la mémoire des anonymes emportés par le flot de l'histoire en mêlant l'intime et le collectif. Chez Valérie Zenatti, la transmission passe aussi par les femmes, des femmes fortes qui tracent leur chemin même si elles n'ont pas les mots, à l'image de Rachel, la mère de Jacob, celle qui à son insu a inscrit ce prénom « dans le creux du silence initial ».

Article publié dans *La Cause Littéraire*, septembre 2014, Stéphane Bret

Jacob Melki est un jeune juif de Constantine. Nous sommes en 1944 et la France a besoin de soldats pour achever la libération de la France en cette avant-dernière année de guerre. Jacob, pour sa part, rêve d'amour, en particulier avec Lucette qui lui rappelle qu'il va bientôt partir à l'armée. Il se souvient de ses premières impressions, de la séduction produite sur Lucette, dans les files d'attente des marchands de glace...

Nous sommes dans l'Algérie de la Seconde Guerre Mondiale, pays qui a retiré la citoyenneté française aux Juifs d'Algérie pendant le régime de Vichy, mais cherche à présent des recrues.

À la caserne de recrutement de l'armée, Jacob aperçoit des camarades du lycée d'Aumale. Les recrues s'appellent Melki, Bonnin, Ouabedssalam, Attali, Haddad, représentants des différentes communautés de l'Algérie d'alors. Pourtant, la fraternité d'armes ne s'impose guère d'évidence, à tel point que l'un des enrôlés, Haddad, a sauté par-dessus bord, tandis que le navire qui les emmenait sortait de la baie d'Alger...

Ils découvrent dans l'armée les premières humiliations, les premières peurs, l'inutilité ce que leur instituteur leur avait appris, leur sergent-chef préfère ainsi « *les soldats qui truffent leurs phrases de fautes, sauf ceux qui sont musulmans et qu'il appelle des bougnoules, eux il les corrige en éclatant de rire, les affuble de surnoms qui le ravissent, Fatima, Bourricot, Bab El Oued* ».

Au cours des combats en France, durant la libération de l'Alsace, Jacob est initié à l'amour par Louise. Cette relation amoureuse lui apporte un soutien moral décisif durant cette guerre, durant laquelle il va être témoin de la mort de certains de ses compagnons d'armes, parmi lesquels Bonnin. Le personnage de Jacob ne se pose pas de questions, il est emporté par l'Histoire, par son arbitraire, sa cruauté. L'auteure indique à la fin du récit ses origines familiales : « *Jacob avait dû la vie au mariage arrangé entre Rachel et Haïm, le 17 octobre 1906, dans l'arrondissement de Guemla, commune de Tébessa* ». On y dévoile la consistance profonde de Jacob : « *Jacob était fait de ces mots transmis de génération en génération, prières, bénédictions, exclamations, il était fait aussi des silences si nombreux autour de l'amour, de la mort* ».

Beau roman, qui nous fait toucher du doigt la condition de ces gens simples décrits dans le récit, pris dans les méandres cruels de l'Histoire, dévoreuse de destins.

Article publié dans *ActuaLitté*, mai 2015, Cécile Mazin

1945. Jacob, un jeune Juif de Constantine, est enrôlé pour libérer la France. Grièvement blessé lors d'une attaque en Alsace, il meurt quelques semaines plus tard, le 20 janvier 1945. Il avait dix-neuf ans.

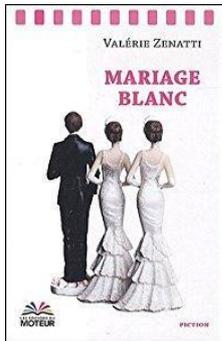
Ce roman raconte "sa" guerre, mais aussi le tour des casernes algériennes entrepris par Rachel (la mère) inquiète pour ce "petit dernier" dont elle est sans nouvelles, l'attente des siens, leur quotidien loin du front, entre deux langues (le français et l'arabe) et deux cultures (juive et musulmane), et la façon dont la courte vie de Jacob résonne en chacun. Tous ignorent alors que l'accélération de l'Histoire va bientôt entraîner leur propre déracinement. Les attentats se multiplient, la guerre se répand sur le sol algérien, et l'assassinat du Cheikh Raymond en juin 1962, un chanteur de Malouf, oblige la famille à s'exiler malgré elle dans le pays où Jacob a trouvé la mort.

Présentation par Valérie Zenatti de son ouvrage « *Jacob, Jacob* », septembre 2014, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 10 min 49).

***Mariage blanc*, Les Éditions du Moteur, 2012**



Antoine est un homme ouvert d'esprit, généreux, pétri de grands idéaux, voilà pourquoi il n'a pas hésité une seule seconde à épouser Tatiana. Grâce à lui, cette fille de l'Est aura enfin ses papiers et cela le réjouit : il a le sentiment d'entrer en résistance !

Et Rachida, sa compagne, que pense-t-elle de tout ça ? Eh bien Rachida est comme Antoine, une femme ouverte d'esprit, généreuse, pétrie de grands idéaux. Ensemble, ils forment un couple merveilleux, et ce n'est pas un petit mariage blanc de rien du tout qui les ébranlera.

Les Éditions du Moteur

Extrait de l'ouvrage

« Il fait bien les choses, David. Quand je lui ai demandé si un pote à lui accepterait de se marier avec moi pour me rendre service, il a aussitôt pensé à Antoine. Ça ne me plaisait pas trop, ce prénom. Antoine, c'est Anton en Russe, comme Tchekhov. Ça me rappelait les matins glacials où j'aurais tout donné pour ne pas me lever et aller au lycée écouter les grands discours de Maria Fedorovna sur la littérature qui change la vie, qui est plus importante que la vie, plus forte que la vie. Ah, on aurait cru qu'elle n'avait jamais été amoureuse d'un aussi beau garçon que Vlado Vassilivitch, qu'elle n'avait jamais connu le contact de lèvres aussi douces et des mains aussi... comment disent les Français ? Courageuses ? Non... Audacieuses ! Oui, c'est ça, Maria Fedorovna n'avait jamais connu de mains aussi audacieuses que celles de Vlado alors c'est normal, elle pensait que la vie c'est dans les livres, et Anton Tchekhov était son héros. »

Extraits de presse

Article publié dans *La Cause Littéraire*, juillet 2012, Sophie Adriansen

Rachida aime Antoine. Antoine aime Rachida. Trois ans que cela dure, et sans un seul nuage. Un amour basé sur l'indépendance, les appartements séparés pour mieux entretenir le désir, le partage de convictions et d'avis tranchés. Notamment sur le mariage : ils n'en veulent pas, ni l'un ni l'autre, pas plus qu'ils ne désirent d'enfant. Quant à leurs convictions, dont certaines sont politiques, la nécessité d'aider son prochain y tient une bonne place. Aussi, quand David raconte à son ami Antoine que Tatiana, une architecte russe qui vit à Paris depuis des années, est menacée d'expulsion car son visa arrive à expiration, situation dont seul un mariage blanc pourrait la sortir, Antoine n'hésite pas un instant.

Au nom des mêmes convictions, Rachida trouve l'idée formidable. Et pas dérangeante le moins du monde, puisque cela est « faux » : un faux mariage, une fausse cérémonie franco-russe, une fausse vie sous le même toit pour mieux rassurer les autorités. Mais un mariage, une cérémonie et une vie commune quand même.

La date du grand jour approche. Si Rachida continue à sourire, au nom des valeurs qu'elle prône – reconnaître qu'elle commence à douter, pour son propre couple, à douter du bien-fondé de cet acte généreux reviendrait à la mettre en contradiction avec les valeurs en question, et elle s'y refuse – elle n'en pense pas moins.

« Pour dire clairement les choses, si je n'ai jamais eu envie de me marier avec Antoine je ne suis pas sûre du tout d'avoir envie qu'il se marie avec quelqu'un d'autre. Jusqu'où peut aller le jeu ? » Antoine va donc épouser Tatiana, avec la bénédiction de Rachida. Ils vont se dire oui « pour le meilleur et pour le pire ». Mais, comme dirait la mère de Tatiana, « le pire est toujours plus probable que le meilleur ».

Dans ce petit livre, Valérie Zenatti, auteur de plusieurs ouvrages portés à l'écran, entremêle les voix des différents protagonistes pour offrir une comédie de boulevard à la sauce XXI^{ème} siècle.

Les personnages secondaires – Pauline, la meilleure amie évoluant dans l'ombre de Rachida, et Tatiana –, pétris de doutes et de défauts, capables d'avouer leurs faiblesses sans que cela finalement ne les desserve jamais, se révèlent nettement plus attachants que les principaux, Antoine et Rachida, jeunes, beaux, pleins d'avenir, à qui tout réussit.

On sourit des situations sans rire aux éclats – car le fond n'est pas si rose, qui résonne avec des sujets de société particulièrement d'actualité.

C'est la force de ce *Mariage blanc* : sous son apparente légèreté, porté par la plume aisée, fort agréable et très maîtrisée de Valérie Zenatti, ce texte pose de vraies questions.

Mensonges, Éditions de l'Olivier, 2011



Romancière, traductrice d'Aharon Appelfeld, Valérie Zenatti entretient avec ce dernier une relation faite d'admiration, de complicité et d'affection filiale. S'autorisant de ces sentiments pour mieux les dépasser, elle transforme l'écrivain en un personnage de fiction qu'elle plie à sa fantaisie.

Dans une étourdissante partie de cache-cache avec la vérité, chacun est appelé à échanger son rôle avec l'autre. Fausse confession, souvenir d'enfance, conte, tout est bon pour dérouter le lecteur et le conduire au cœur de l'illusion littéraire, au pays des mensonges.

Éditions de l'Olivier

Extrait de l'ouvrage

« J'ai vu le jour à Czernowitz, en 1932, dans une famille de la bourgeoisie juive assimilée. Mes parents étaient des humanistes européens qui souhaitaient considérer l'homme tel qu'en lui-même, détaché de ses origines et de son appartenance religieuse. Je me souviens encore du calme qui régnait à la maison, et de la voix de ma mère me lisant le soir des histoires de Jules Verne ou Karl May. J'étais un enfant unique et choyé qui aimait observer les adultes pour déchiffrer leur mystère. »

Extraits de presse

Article publié dans *Télérama*, août 2016, propos recueillis par Yohav Oremiatzki

[...] Depuis 2004, elle a traduit de l'hébreu vers le français dix livres d'Aharon Appelfeld. Pour Valérie Zenatti, l'écrivain israélien rescapé de la Shoah, aujourd'hui âgé de 84 ans, est un héros. « *Mon*

héros », dit-elle. Au fil des années, il est devenu un proche qu'elle retrouve chaque fois qu'elle se rend à Jérusalem. « *Cet écrivain m'apparaît comme Kafka, Schnitzler et Zweig réunis. Kafka, Schnitzler et Zweig qui auraient vécu la Catastrophe, et lui auraient survécu. Je suis sous le choc de la découverte. On appelle cela une rencontre* », écrit la romancière et scénariste de 46 ans dans *Mensonges*, un petit livre de fausses confessions, souvenirs d'enfance, contes jouant de l'illusion littéraire pour traduire l'essence de sa relation avec Aharon Appelfeld, à la fois rencontre littéraire et rencontre avec elle-même.

« Pour parler d'Aharon Appelfeld, il faut partir de son point de départ à lui. Je l'ai vu répondre très souvent aux questions qu'on lui posait par le même début de réponse : *"Je suis né à Czernowitz en 1932"*. Ensuite, il déroule un fil où il englobe de manière circulaire tout ce qui l'a précédé (une mémoire juive, la spiritualité de ses grands-parents, l'engagement politique de ses oncles et tantes...) et tout ce qui lui a été contemporain et est devenu la matière de ses romans, non parce que c'est une matière historique qui a ébranlé l'Europe, mais parce que c'est son enfance à lui.

Pour parler d'Aharon Appelfeld, il faut donc parler de son enfance. Ce n'est pas un "écrivain de la Shoah" ou de la guerre, c'est un écrivain de l'enfance. Je pense d'ailleurs que si Aharon Appelfeld n'avait pas traversé la guerre, il aurait tout de même été écrivain, il aurait écrit sur son enfance. Tout jeune, il avait déjà cette sensibilité, cette inquiétude, cet émerveillement propres aux écrivains. C'est un fils unique. Sa mère l'a incroyablement aimé. Il a eu un éveil sensoriel et sensuel qui est une part importante de son œuvre et a tendance à échapper à la critique car on cherche chez lui le témoin, l'autorité morale. Or, ce n'est pas du tout une autorité morale. Je le trouve très drôle et même malicieux. »

« Quand Aharon écrit un nouveau livre ou sait que je vais en traduire un, le rituel veut qu'il m'en lise les premiers chapitres à haute voix. C'est un moment très important pour nous deux car je suis à ce moment-là une des premières personnes, si ce n'est la première, à entendre le texte. Il me transmet la musique orale du texte et sa voix m'accompagne ensuite tout au long de la traduction. Je suis alors une enfant à qui l'on fait la lecture. Dans ses livres, il évoque aussi combien il a été marqué par les histoires que lui lisait sa mère. C'est donc à la fois une relation d'écrivain à écrivain et une rencontre entre deux enfants. Dans cette relation, il y a quelque chose qui tient plus du fraternel que du filial, alors qu'en fonction de nos âges, les gens ont tendance à penser qu'il serait une sorte de grand-père pour moi.

Un mentor ? Non. Un maître qui éclaire et fait grandir ? Oui. J'ai le sentiment que la rencontre avec Aharon Appelfeld m'a fait gagner des dizaines d'années. J'ai également été très rassurée le jour où il m'a dit qu'à chaque moitié de roman il avait un blocage. C'est quelque chose que j'éprouve aussi : ce moment où l'on sait qu'on est arrivé à un point de bascule mais où l'on ne sait pas vers quoi on doit aller... Ce qu'il m'a transmis est extrêmement précieux, en termes de regard sur la vie, la condition humaine, la nécessité d'être relié à soi-même et à son histoire. Si je ne l'avais pas rencontré et traduit, je ne serais peut-être pas arrivée si vite à un livre comme *Jacob, Jacob* (paru chez L'Olivier, et Prix du Livre Inter 2015, ndlr). J'ai trouvé ma place à cette période-là à travers ce personnage qui n'est pas un juif exterminé mais, au contraire, un juif libérateur. »

« Pour Aharon, la Shoah est un événement métahistorique. Il se méfie de comment on en fait de l'histoire, même en Israël. S'il vivait en France, il récuserait sans doute la notion de "devoir de mémoire". A travers Aharon Appelfeld, j'ai compris que l'histoire est toujours une construction. Les personnes qui s'alignent devant une fosse ou entrent dans un camp ne vivent pas l'histoire : elles vivent une catastrophe d'une cruauté sans nom. Dans son roman *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, son héros s'interroge : comment, après cette catastrophe, le monde ne s'est-il pas arrêté pour penser à une nouvelle façon de vivre, de concevoir et sanctifier la vie ? Comment a-t-on pu continuer de vivre comme avant ? A la fin des *Partisans*, il y a aussi ce moment où la guerre se termine, attendu

comme un moment de joie. Finalement, c'est à peine un moment de soulagement et surtout un moment de peine car ce qui commence, c'est la prise de conscience de tout ce qui a été perdu : la maison détruite, la famille qu'on ne retrouvera pas, etc.

Dans nos échanges, la Shoah est toujours abordée sous l'angle littéraire. La question qui revient c'est : comment saisir quelque chose de l'ordre de la destinée humaine de la manière la plus juste, en se méfiant de tout ce que les discours politique, historique, idéologique peuvent charrier, en se dégageant des clichés, des slogans, des idées reçues ? Aharon Appelfeld combat les clichés, c'est sa bête noire. »

Article publié dans *Elle*, août 2011, A. D.

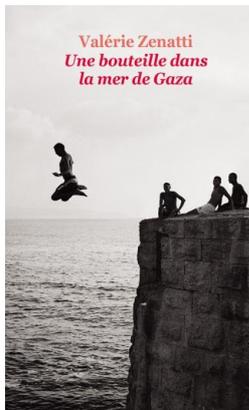
Résumé :

"Menteuse", Valérie Zenatti l'est dès la première ligne de ce livre puisqu'elle prétend être Aharon Appelfeld jusqu'à ce qu'elle dévoile sa propre identité. Cet "aveu" l'amène à parler de son enfance à Nice, de sa fascination pour les fêtes juives, de la révélation que fut pour elle, enfant, le film *Holocauste*, de son adolescence en Israël avec sa famille, de sa rencontre avec Aharon Appelfeld, l'écrivain dont elle devient la traductrice et l'amie. Donc le héros favori de Valérie Zenatti est « Aharon Appelfeld ». Pas le vrai Appelfeld, l'écrivain mondialement connu dont les livres nous bouleversent. Mais un personnage qui, même s'il emprunte bien des traits à son modèle, doit beaucoup à l'imagination de Valérie Zenatti. S'autorisant de la complicité qui la lie à Aharon Appelfeld, Valérie Zenatti invente une fiction dans laquelle deux enfants – un garçon et une fille – se retrouvent dans une forêt ukrainienne, pendant la Seconde Guerre mondiale, poursuivis par une meute de loups. Cet épisode presque onirique est le cœur d'un livre où le destin de l'écrivain et celui de sa traductrice ne cessent de se croiser et de se répondre (née en France, Valérie Zenatti a été élevée en Israël).

L'avis du Elle :

Qu'est-ce qui lie une traductrice à son auteur de prédilection, celui dont elle connaît le langage par cœur à force d'en construire le pont d'une langue à l'autre ? Plutôt que de répondre à cette question par un essai, Valérie Zenatti, à qui l'on doit de lire en français le grand écrivain Aharon Appelfeld, invente un genre : la fiction si empathique qu'on ne peut plus discerner le vrai du faux. L'écrivaine ose ce qui, d'habitude, est proscrit : écrire à la première personne un moment de l'enfance d'Appelfeld, après la perte des parents de l'auteur. « Ces mots sont les miens. Je les ai puisés un à un, sans effort. Pourtant, ils ne racontent pas ma vie », dit-elle au lecteur leurré. « Mensonges », dit joliment le titre de ce récit composé, où l'auteure se souvient ensuite avec véracité de quelques fables fondatrices qu'elle a prononcées enfant et qui l'ont menée vers sa vérité et aidée à comprendre pourquoi la petite fille a peur du SS comme d'autres ont peur du loup. Plus les histoires sont simples, plus elles sont bouleversantes. C'est tout l'art de Valérie Zenatti que de rendre évident le ténu, le trop subtil ou le prompt à disparaître.

Une bouteille dans la mer de Gaza, L'École des Loisirs, 2005



C'est une journée ordinaire à Jérusalem, un attentat moyen : un kamikaze dans un café, six morts, deux jours d'info à la télévision. Oui, depuis trois ans, l'horreur est devenue routine, et la Ville sainte va tout droit en enfer. Tal, elle, ne s'habitue pas. Elle aime trop sa ville et la vie. Elle veut mourir très, très vieille et très, très sage. Un jour, en plein cours de biologie, une ampoule s'allume au-dessus de sa tête, comme dans un dessin animé. Voilà des jours qu'elle écrit ce qu'elle a sur le cœur, ses souvenirs, la fois où elle a vu ses parents pleurer de joie, le jour de la signature des accords de paix entre Israéliens et Palestiniens, et puis la désillusion, la révolte, la terreur, et l'espoir quand même. Ce qu'elle pense, ce qu'elle écrit, quelqu'un doit le lire. Quelqu'un d'en face. Elle l'imagine déjà, cette amie-enneemie inconnue aux cheveux noirs. Eytan, le frère de Tal, fait son service militaire à Gaza. Elle glisse ses feuillets dans une bouteille et la lui confie...

L'École des Loisirs

Extrait de l'ouvrage

« J'ai fui dans ma chambre en sachant que personne ne me demanderait dix fois d'éteindre la lumière et que demain, même, je pourrais arriver en retard au lycée, ou ne pas y aller du tout, nul ne me demanderait des comptes. Il suffirait de dire : l'attentat a eu lieu dans mon quartier, dans ma rue, j'ai fait des cauchemars toute la nuit, j'ai fait une chute de tension, je ne pouvais pas marcher, j'avais trop peur de sortir de chez moi. Et madame Barzilaï me croira, même si, demain, on a un contrôle de maths. »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Ricochet*, 2005, Sophie Pilaire

Tal, jeune Israélienne habitante de Jérusalem, en a plus qu'assez de l'horreur banalisée des attentats. En désespoir de cause, elle écrit une lettre, la met dans une bouteille et demande à son frère, soldat, de l'abandonner quelque part à Gaza. La lettre doit lui permettre d'entamer une correspondance électronique avec un ou une Palestinien(ne). Tal veut ainsi se prouver que tout espoir de paix et d'entente n'est pas perdu. Un jeune homme, vindicatif et ironique, lui répond.

Après des débuts chaotiques, un échange s'instaure. Deux vies totalement différentes et pourtant si proches géographiquement sont mises en parallèle.

Témoin direct d'un attentat alors qu'elle filmait des rues de sa ville, Tal se remet doucement de son choc psychologique tandis que Naïm, le Palestinien part faire des études de médecine en Angleterre. Ils se donnent rendez-vous dans trois ans. Une amitié est née.

Après *Quand j'étais soldate* (Ecole des Loisirs), Valérie Zenatti continue son exploration du conflit israélo-palestinien vécu aujourd'hui par la jeunesse. Ce faisant, elle dépoussière une situation compliquée et nous montre la seule réalité valable : les jeunes Israéliens et Palestiniens ne comprennent pas (plus) la guerre qui les oppose, et ils souffrent, malheureux, impuissants. De cette souffrance peut naître une violence qui ne fait qu'entretenir la mésentente (voir l'agressivité des premiers messages de Naïm). Et malgré ce contexte historico-politique si spécial, ils sont des jeunes comme tous les autres au monde, vivent leur adolescence avec des histoires d'amour, des enthousiasmes, des modes...

L'auteur, juive, adopte le point de vue d'une Israélienne, ce qui parfois la conduit à exprimer un sentiment de pitié, de commisération par rapport à Naïm. Cela ne transparait cependant que très peu, et ne dispense en aucun cas de la lecture de ce beau roman grave et simple.

Article publié dans *Télérama*, juillet 2013, propos recueillis par Frédéric Strauss

“Une bouteille à la mer” : un film trait d'union entre Israël et la Palestine

Deux jeunes, une Israélienne et un Palestinien, correspondent par mail. Valérie Zenatti en a fait un roman, puis un film. Elle nous en parle.

En 2005, elle publiait *Une bouteille dans la mer de Gaza* (L'Ecole des loisirs), roman pour la jeunesse qui ouvrait un dialogue nouveau autour du conflit israélo-palestinien. En 2011, Valérie Zenatti a adapté son livre pour le cinéma avec le réalisateur Thierry Binisti : *Une bouteille à la mer* montrait à nouveau l'originalité et la force de son point de vue. Qu'elle commente ici.

Comment est née votre héroïne, une jeune fille vivant à Jérusalem, qui se met à dialoguer par e-mail avec un garçon de Gaza ?

Tout est parti de l'attentat au Café Hillel, à Jérusalem, le 9 septembre 2003. J'étais en ligne avec une amie qui habite dans ce quartier et j'ai entendu l'explosion. Ce n'était pas le premier attentat, ni le dernier. Mais, soudain, il m'a semblé que les sentiments de colère et de découragement qui étaient en moi pouvaient prendre forme à travers le personnage d'une jeune fille qui serait confrontée à cette réalité.

Quand on est adulte, on a l'impression que ce conflit dure depuis très longtemps, que les choses se répètent sans cesse et de façon presque automatique. Pour sortir de ce point de vue, j'ai eu envie de prendre celui d'une jeune fille, comme je l'avais été moi-même en Israël où j'ai vécu pendant huit ans.

En retrouvant une vérité au-delà des discours politiques ?

Je serais capable de faire une analyse politique du conflit, de parler des tensions régionales, qui y

jouent un rôle important, mais ce n'était pas le sujet. Je voulais faire partager au lecteur une expérience humaine, lui faire traverser des frontières normalement infranchissables : être des deux côtés, avec la jeune fille et le jeune Palestinien. Le film a permis d'aller encore plus loin, en faisant du spectateur un passeur : c'est son regard sur les deux héros qui fait vivre le lien qui se tisse.

Votre approche, très personnelle, a-t-elle été acceptée, appréciée ?

La position du livre et du film, qui n'est pas celle de la neutralité mais d'un double engagement aux côtés des individus, a énormément touché les gens. Les jeunes et aussi les adultes.

Un des endroits où cette histoire a fait le plus réagir, c'est la Corée du Sud, où pourtant les gens ne sont pas du tout familiers du conflit israélo-palestinien. Mais ils vivent avec la question de l'autre, très proche et pourtant très éloigné.

En France, *Une bouteille à la mer* a obtenu le Prix national lycéen du cinéma, et c'est la seule fois où *The Artist*, qui était en compétition aussi, a été battu !

Article publié sur le site *Lirado*

Une Bouteille dans la mer de Gaza est un plaidoyer pour la paix en Israël et Palestine, le message peut-être pas si singulier de deux jeunes qui rêvent de vivre une adolescence en paix. Ils ne veulent plus avoir peur, ne plus craindre les attentats, pouvoir vivre, aimer, sortir et travailler sans redouter. C'est de cela dont témoigne chacun de leurs mails.

C'est un roman très touchant, très émouvant et très juste. Valérie Zenatti ne fait pas dans l'idyllique et montre bien que cette amitié est complexe mais au fil des échanges par mail, Tal et « Gazaman » vont changer de regard sur l'un et l'autre, se confier l'un à l'autre.

[...] La fin est un peu brutale mais elle laisse une porte ouverte, à chacun d'imaginer, dès lors, la conclusion de ce roman.

Valérie Zenatti à propos de son roman « Une bouteille à la mer de Gaza », juin 2016, L'École des Loisirs



[Voir la vidéo](#) (durée : 10 min. 39)

Quand j'étais soldate, L'École des Loisirs, 2002



Voici le journal de bord de la conscription dans l'armée israélienne... d'une fille ! Car là-bas, même les filles doivent faire leur service. Nous sommes en 1988-1990, à l'époque de la première Intifada, et Valérie découvre un monde inconnu, son ambiance particulière, ses codes, ses secrets, ses camaraderies, sa drôle de façon de faire mûrir les bachelières férues de grands auteurs humanistes. Les soldats en Israël, « personne ne les regarde en particulier parce qu'il y en a trop, parce que c'est normal et que tout le monde est habitué, tout le monde a été, est ou sera un jour à l'armée. » Ce livre sort de l'ordinaire.

L'École des Loisirs

Extrait de l'ouvrage

« Nous habitons à Beer-Sheva, une ville de cent mille habitants plantée dans le désert du Néguev, en Israël. Vue du ciel, la ville ressemble à Atlanta, le bâtiment de CNN et le stade olympique en moins. Des cubes gris posés sur le sable gris. Celui qui imagine qu'un désert est forcément une étendue de sable blanc et fin, avec de temps à autre une petite oasis fraîche, possède un imaginaire de dessins animés. C'est tant mieux pour lui, et je l'envie. »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Lecture/Écriture*, 2002, Cuné

Valérie Zenatti nous livre ici un témoignage objectif et sincère des deux années qu'elle a passées comme soldate dans l'armée du Tsahal. Cette phrase pourrait paraître résumer les 259 pages, il n'en est rien.

Ce qu'on lit, c'est un récit de deux années de la vie d'une jeune fille de 18 à 20 ans, qui est née en France et a vécu ensuite en Israël, qui a en elle toutes les interrogations de son âge, tout l'espoir et le côté superficiel aussi, et qui pose sur ce qui l'entoure un regard curieux et exempt de tout jugement.

Les mots sont clairs et définis, les épisodes ont un côté carré et froid, mais malgré tout le lyrisme si propre à cette période de la vie ressort, et n'en est que plus attachant.

Je ne connais pas d'autre témoignage de ce type, sur cet épisode là, et je regrette un tout petit peu que cela s'adresse à la jeunesse, parce que le ton donné est volontairement en ce sens, mais j'apprécie toujours autant la clarté des explications, l'enrichissement intellectuel que cela m'apporte.

Article publié sur le site *Livres-jeunesse.net*, octobre 2002, Jean Tanguy

Valérie Zenatti a été soldate, dans la prestigieuse armée israélienne. « *En hébreu, tous les féminins existent. On dit soldate.* » Pendant 24 mois (pour les garçons, c'est 36 mois), entre 1988 et 1990, à

l'époque de la première intifada, elle a fait partie de Tsahal.

Elle a été incorporée juste après son bac, devenant le matricule 3810159, « *un tout petit maillon de Tsahal*. » D'abord dans un camp, non loin de Tel-Aviv, une sorte de colonie de vacances où les filles vivent toujours ensemble, obéissant aux ordres d'une caporale guère plus âgée qu'elles, soumises aux mêmes horaires.

A un âge où l'on a envie de se singulariser, elles portent des vêtements auxquels il ne faut pas faire de retouche, même pas « *à la jupe coupée comme un sac de pommes de terre* ». La vie est épuisante, mais plutôt conviviale. Elle raconte les papotages avec les copines de chambrée, les attentes au milieu de la nuit, devant l'unique cabine téléphonique, la vaisselle pour *soixante-dix*... Elle donne le sentiment que la vie militaire est souvent bizarre, illogique, voire absurde, que c'est une vaste mascarade acceptée de toute la nation, que le but de tout cela reste peu évident...

Mais on sent que la guerre n'est jamais bien loin quand on dit aux soldates de ne jamais quitter leur pistolet-mitrailleur Uzi : « *Nous devons les porter constamment sur nous, ou les laisser attachés par un cadenas à notre lit (et si quelqu'un vole le lit ?)* ». Et lors d'une garde, si quelqu'un continue d'approcher, après les sommations d'usage, « *tirer dans l'intention de tuer* ». On leur a donné une plaque d'identité, « *une médaille rectangulaire et plate, divisée en son centre par des pointillés, qui ne doit jamais les quitter* ». En cas de mort au combat, si on ne peut ramener le corps, on casse la médaille en deux et on rapporte la moitié cassée à la famille. On est dans un pays hautement militarisé, un pays où « *lorsque le fils du voisin est tombé, chacun sait que c'est à la guerre* ».

[...] Voici un témoignage autobiographique touchant qui se lit d'un trait et qui sonne juste.

[...]L'auteur raconte cette époque de sa vie avec un humour constant, comme une période très ordinaire. Elle alterne un regard cynique, un doute très ironique, un optimisme total. Elle tient des propos mesurés sur la cohabitation complexe avec les Palestiniens – en fait, ils ne se connaissent pas, ne se fréquentent pas – et on ne peut douter de sa prise de parti pour le clan de la paix. Après nous avoir raconté son bac, son travail de l'après-midi (elle n'a cours que le matin) et sa vie de famille, elle nous fait partager les bons moments avec les copines, ses joies et ses peines, ses chagrins de jeune femme, sa peur de ne pas réussir la formation qui la fera accéder aux services secrets, sa fierté d'être soldate comme les garçons, sa passion pour la musique (le Requiem de Fauré) et pour la lecture, son amour pour Tel-Aviv et Jérusalem, son goût des autres.

Si ce n'était une autobiographie, ce serait un roman d'apprentissage, drôle et captivant.

Pour des lecteurs adolescents et adolescentes, et pour jeunes adultes et adultes.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté